

Vie de l'esprit et économie – I

Gerhard Schuster

Je vais tenter à présent de développer un cheminement de penser qui, en de nombreux points, se rattache à ce qui a été dit jusqu'à présent. Je voudrais m'approcher de la relation de la vie de l'esprit et de la vie économique en posant au commencement, la question de la forme de l'économie à notre époque actuelle. Rudolf Steiner vivait encore dans un temps de transition des conditions économiques. Dans la préface des « *Points essentiels* », il exposait que l'on se trouvait avant l'entrée dans l'économie mondiale. Et le *Cours d'économie politique* [*Nationalökonomische Kurs*] s'appelle certes encore ainsi, mais il décrit des conditions, que le niveau politique national abandonne déjà et qui vont déjà nettement en direction d'une globalisation. Si c'était encore à l'époque une certaine transition, nous sommes aujourd'hui, 100 ans plus tard, tout à fait entièrement dans des circonstances que nous ne pouvons désigner que sous le terme « d'économie mondiale ».

Quelle est la forme de l'économie mondiale ?

Lorsque nous avons répondu à cette question, nous pouvons ensuite aussi poser celle de la relation de l'économie à la vie de l'esprit. Les tendances, qui existaient déjà voici cent ans et celles qui menèrent à une économie mondiale, avaient quelque chose à faire avec une organisation du travail qui progressait et le fait que le travail fut rendu de ce fait plus efficient. Au moyen de l'application de la science sur l'économie – donc au moyen de la technisation et de tout ce qui se développait dans le sillage de l'industrialisation – un facteur s'est accru et est devenu dominant : la division du travail, au moyen de laquelle de plus en plus, tous les processus isolés furent intégrés dans un événement d'ensemble, au-delà des frontières de l'état national, jusqu'à la globalisation.

Rudolf Steiner formule, à la fin de la première conférence du *Cours d'économie politique* l'idée suivante : « La Terre entière, pensée en tant qu'organisme économique, c'est l'organisme social ». Il en est ainsi justement au moyen de l'événement intégratif. Et donc du fait que tout événement individuel du travail devient élément d'un événement d'ensemble globalisé. Le théoricien tchécoslovaque de l'économie, Eugen Löbl, qui ne prend pas ses sources chez Rudolf Steiner, mais pénètre aussi le social par le concept d'organisme, parle de notre économie actuelle dans ce sens comme d'un « système intégral ».

Répercussions de la modification du travail au moyen de l'esprit

Avec cela entre en jeu le premier élément de la vie de l'esprit : cette évolution ne peut avoir lieu principalement et seulement par la modification du travail au moyen de l'esprit, comme le formula Rudolf Steiner. Et aussi par la technisation, par l'intervention de la machine dans le processus économique rend visible la façon dont la vie de l'esprit y est déterminante.

Pour caractériser cela, Rudolf Steiner décrit dans le *Cours d'économie politique*, une ancienne économie de village. C'est en vérité plus qu'une caractérisation, c'est presque une caricature : il place l'ouvrier de l'esprit, un prêtre avec son produit, un discours en chaire, à côté de l'ouvrier travaillant physiquement. Il dit que l'ouvrier intellectuel pouvait seulement travailler spirituellement pour la raison que l'ouvrier manuel se chargeait d'une partie du travail qu'il le premier ne devait plus faire comme ouvrier de l'esprit. Rudolf Steiner développe cela dans le contexte d'une réflexion sur comment on peut rendre comparables les valeurs et avec cela aussi les prix du travail corporel et de celui spirituel.

À l'occasion, il ne s'agit pas pour lui de décrire l'économie villageoise, puisque ce n'est déjà plus l'élément typique de notre monde globalisé. Car l'ancienne économie ne mettait que les produits de l'activité dans la circulation économique. L'être humain n'entraîne pas lui-même dans la circulation économique. Un lieu de production dirigé selon l'économie de ménage, qui n'était pas encore saisie par une division du travail à haut degré, engendrait des produits, que le ménage consommait lui-même ou bien, lorsqu'il y avait un excédent, échangeait au marché contre le nécessaire – que ce soit directement ou médiatement au moyen de l'argent, cela n'y jouait aucun rôle. Il n'y avait donc qu'une circulation des marchandises. Les facultés des êtres humains, les qualités des êtres humains dans leur travail, restaient pour ainsi dire, entre quatre murs.

Avec la division du travail se modifie, et avec cela se transforme aussi, la totalité du caractère de ce qui relève de l'économie : car à présent, les facultés individuelles deviennent des parties constitutives intégrales d'un événement qui se déroule bien au-delà de l'économie ménagère et en arrivent ainsi à entrer en circulation. C'est-à-dire que l'être humain doit se rendre sur des lieux de travail et y collaborer avec d'autres dans une entreprise qui n'est à son tour qu'un membre dans l'économie d'ensemble.

Disparité problématique

L'être humain individuel devient ainsi un élément de l'échange économique. Cela mène à une problématique, que je voudrais examiner plus précisément. Il s'agit à l'occasion d'une disparité entre la vie de l'esprit et celle de l'économie. Dans l'exemple de l'économie villageoise, Rudolf Steiner dénomme celui qui travaille l'esprit et celui qui travaille le physique, mais il les désignent comme deux pôles qui sont tous deux toujours en jeu. Cela vaut même pour le cueilleur de mûres que Rudolf Steiner avance. Un cueilleur astucieux se rend là ou poussent plus de ronciers. Ainsi le travailleur de l'esprit est déjà en jeu chez le cueilleur de mûres. Le cueilleur qui « n'est pas subtil » cueille là où il y a peu de ronciers qui poussent et n'a donc pas une récolte aussi importante. Et en outre, Rudolf Steiner en arrive dans cette conférence à parler du poète, du peintre et des industriels matois. Il désigne donc deux artistes classiques — et ensuite encore l'industriel matois, lequel est justement aussi, comme ouvrier de l'esprit, un « artiste ». Celui qui s'y entend à utiliser l'esprit sur le travail pour le rendre ainsi plus efficient, par exemple, en augmentant le rendement par l'introduction de machines, en organisant le travail et autres, celui-là est désigné par Rudolf Steiner, tout d'une haleine, représentant classique de la vie de l'esprit. Il veut ainsi clarifier que la vie de l'esprit n'est pas restreinte à des domaines déterminés, par exemple, l'art ou la religion, mais plus encore que l'activité spirituelle du cueilleur de mûres ou bien celle de l'industriel matois en fait partie.

L'élément problématique surgit à présent du fait que d'anciens concepts anachroniques, de l'événement d'économie ménagère, continuèrent d'être pensés comme tels dans les circonstances nouvelles. J'ai décrit en effet comment, dans l'économie ménagère, la force du travail [*Kraft* ou aussi « vertu » car le « travail » humain est une vertu de l'âme que ne lui reconnaît pas du tout son origine étymologique. *ndt*] elle-même n'entraîne pas en circulation, mais au contraire seulement dans les produits. Dans ces circonstances, les moyens de production qui se trouvaient à la disposition de l'économie de ménage, peuvent être pensés comme « privés », comme une propriété privée. Mais dans le contexte des industriels matois, le caractère d'économie de ménage est abandonné et les moyens de production, ou bien les entreprises, deviennent à présent des éléments d'un événement global en réseau. Or ils sont toujours largement pensés comme privés. Et cela amène avec soi le fait que le facteur travail entre désormais pareillement dans la circulation et devient une valeur d'échange [au point d'être le principal facteur même de profit actuel des multinationales ou d'*Aple*, qui vont là où il est « le moins cher » pour faire le plus de profit possible. *ndt*]. Comme la marchandise, la vertu du travail est donc désormais échangée. De ce fait l'être humain, avec sa vie spirituelle, tombe en dépendance de l'économie.

La dépendance de la vie de l'esprit

Rudolf Steiner parle à ce sujet que la vie de l'esprit se trouve dans une double dépendance — d'un côté celle de l'état et de l'autre celle de l'économie. Ce qui nous est décrit, on peut le reconnaître en effet d'une manière toute élémentaire pour le domaine économique : dans tout événement économique intervient la vie spirituelle de l'être humain, ses facultés y interviennent et ce qu'elles apportent d'une manière intégrative dans la totalité, dans la circonstance que l'être humain soudain se présente comme dépendant d'un salaire, faisant face à celui qui possède les moyens de production et qui les manipule toujours comme dans une économie ménagère. Et finalement émerge, à côté du concept de travail rémunéré et de l'ancien concept de propriété, un troisième concept problématique : le profit — lequel, considéré de manière neutre, repose sur un excédent. Même les excédents apparaissent aussi seulement au moyen de l'utilisation de l'esprit sur le travail et servent tout d'abord la croissance de l'économie. Mais si l'on ne veut pas mener à l'infini la courbe de croissance — je parle ici de la production matérielle et des moyens de production — mais qu'on décide consciemment de l'aplatir, alors surgit un excédent qui devient libre pour ce que Christoph Strawe a appelé le don sociétal. De l'argent de don apparaît donc, mais qui n'est pas de nature individuelle à partir du revenu, mais de l'argent de don venant de la société. Mais celui-ci ne se libère que si le principe du « profit comme but de l'économie » est surmonté, car autrement, cet argent file toujours aussitôt là où on lui promet toujours plus de profit. Résoudre cette tâche selon l'art et la manière démocratique, à savoir créer un terrain au-delà du principe du profit est une autre tâche. Il s'agit en cela d'orienter les circonstances de sorte qu'un commerce [c'est le cas de le dire, *ndt*] associatif soit possible avec la courbe de croissance, de manière à pouvoir découvrir des résolutions au sujet d'où et comment peuvent être utilisés ces dons sociétaux. C'est une question d'organisation de forme d'économie associative et avec cela aussi une question de la vie spirituelle : comment réaliser les jugements corrects ?

C'était (quelque peu comprimée) ma tentative de montrer dans quelle complexité les divers éléments et qualités de la vie de l'esprit sont unis intimement au sein de la vie économique.

Sozialimpulse 1/2016.

(Traduction Daniel Kmieciak)

Vie de l'esprit et économie – II

Thomas Brunner

Mon prédécesseur a exposé quelle évolution a engendrée une forme particulière de la vie spirituelle ces deux derniers siècles, qui était encore principalement impensable quatre siècles auparavant : le monstrueux accroissement de la productivité. Un autre élément redevable à la technisation de l'économie, c'est un nouveau degré d'abstraction de la manière dont nous nous trouvons vis-à-vis de la vie sociale – par la sorte de technique, d'une part et l'aliénation du travail qui lui est liée et par l'espèce d'économie financière que nous avons déclenchée, d'autre part. Pour cela, quelques chiffres actuels :

En 1990, nous avons une proportion d'économie réelle de 20 billions de dollars par rapport à un marché virtuel de 2 billions – donc un rapport de 1 à 10.

En 2012 l'économie réelle a triplé, la base spéculative, elle, a été multipliée par 300 : 600 billions se trouvent désormais sur les marchés spéculatifs en face de 60 billions d'économie réelle.

On voit bien que quelque chose s'est découpé. Nous entendîmes auparavant que ce n'était plus l'état qui était le véritable problème, mais beaucoup plus l'économie qui le tient en lisière, on a en cela ici une image.

- Quelles sont les causes concrètes de ce découplage ?
- Qu'est-ce qu'a à faire avec cela notre thématique de la liberté de la vie spirituelle ?
- Comment le genre étatique dynamise et comment cultivons-nous ce genre d'économie, comment cet état produit-il aussi cette économie ?

Un dernière allusion simplement à la thèse esquissée ici, qui a à faire avec le pouvoir de l'état de lever des impôts : une économie, qui est encore gouvernée comme une économie politique nationale – quoiqu'elle soit sujette à des contextes d'économie mondiale – et aussi à une pression de concurrence dans l'économie mondiale – ne se laissera plus ferler dans des structures du 19^{ème} siècle. Elle est dans la nécessité d'échapper à la fiscalisation nationale étatique individuelle. Le problème, à savoir que l'état national perde son pouvoir d'imposition, meut la science sociale depuis 20 ans. Ce problème doit être examiné avec précision, car nous ne voulons pas en revenir, en effet, au 19^{ème} siècle mais aller vers l'avenir.

Pour Rudolf Steiner cela serait la tâche de ce qu'il appelait, des *associations* [attention, pas du tout de type loi 1901 en France, rien à voir, *ndt*] de la vie économique. Quand on lit, par exemple, le « cycle des conseils d'entreprise »¹, s'ouvre un champ qui construit sur de toutes nouvelles facultés qui ne sont pas encore acquises. Ce cycle renferme vraiment de nombreuses allocutions, dans lesquelles il dit que des conseils d'entreprise devraient être formés, mais il ne dit pas comment ce qui est exposé pût ou dût être transposé. Quel genre de phénomènes sont-ils en rapport avec la forme économique à laquelle il faut s'efforcer ? Sans cesse, il en appelle aux êtres humains : « Réunissez-vous, ensuite les tâches se révéleront ! » Quelque-uns se réunirent, mais il ne s'ensuivit aucune compréhension de quelles tâches se posaient à eux. Ce n'est qu'à la toute fin, alors que le mouvement des conseils d'entreprise avait déjà plus ou moins échoué, que Rudolf Steiner commença à développer dans des exposés très pédagogiquement populaires, quel air pût avoir la transposition concrète. Il décrivit alors très exactement ce que nous pouvons produire (cela se laisse lire dans les conférences désignées) – mais ce qui devait être fait alors pour la première fois fut trop peu compris et non voulu.

Je vais tenter à présent d'éclairer le thème sous un autre côté. Silja Graupe qui enseigne la science économique² à l'Université *Cusanus Bernkastel-Kues* m'a beaucoup plu, parce qu'elle développe d'une manière que l'on peut suivre par l'esprit, un aspect déterminé qui m'a beaucoup éclairé. Elle affirme que ce qui est compris mondialement sous l'appellation de science économique suit de manière primaire ce qui est enseigné à la *Chicago School of Economics*. Il s'agit, à l'occasion au fond, non pas de science économique, mais plutôt d'une théorie économique, d'une technique à apprendre qui n'a pas comme contenu de couvrir le besoin ou selon le cas de s'y efforcer, voire d'engendrer des produits de qualité, mais c'est tout simplement celui de la croissance dans l'esprit d'un gain maximal. L'historien en économie américain, Philip Mirowski³, déjà, ainsi que Silja Graupe, montrent qu'il s'agit là d'une théorie qui fut transposée, à la même échelle que la physique, dans l'économie, une technique qui n'a rien à voir avec le caractère durable et qui – pour emprunter les paroles mêmes de Silja Graupe – fait disparaître progressivement toute perception de la situation économique concrète : « *Sur des*

¹ Rudolf Steiner : *Conseils d'entreprise et socialisation, Discussions vespérales avec les comités d'ouvriers des grandes entreprises de Stuttgart*, du 8 mai au 23 juillet 1919, **GA 331**, Dornach 1989.

² Voir le rapport sur l'Université *Casanus*, pp.34 et suiv. dans cette revue.

³ Voir Philip Mirowski: *More heat than light. Economics as Social physics [Plus de chaleur que de lumière [l'économie comme physique sociale]*New York 1989.

questions qui résultent, soit de la vie économique quotidienne des apprenants ou bien cependant des êtres humains originaires d'autres régions et époques, des réponses valent d'être recherchées. Avec cela, la réalité devient le point de départ de toute interrogation en science économique ; une interrogation qui ne peut connaître de réponses définitives, justement parce que les situations, dans lesquelles se trouvent les choses et les êtres humains, changent d'un moment à l'autre. Or, c'est exactement ce point de départ que refuse cette doctrine de science économique livresque. Pour elle aucun savoir ne s'applique sur les faits changeant constamment de l'économie.⁴ » Cette technique consciemment mise en place, ou selon le cas « logique », qui agit avec un degré de pouvoir élevé sur la vie économique, ce genre de monstre, est un pouvoir propre qui n'a aucune réceptivité pour la réalité des processus économiques et non plus pour le dialogue dans l'esprit d'une association. C'est la tâche du système éducatif de réaliser cette éclairage là-dessus. Mais cela va encore bien plus loin : j'ai décrit comment l'art du penser actuel de l'économie politique contraint l'économie mondiale à forcer sa dynamique actuelle de découplage, parce que l'état, en tant que pouvoir fiscal, veut de manière permanente intervenir à un endroit, auquel véritablement le dialogue devrait avoir lieu au sein d'un contexte associatif, lors duquel les participants se mettent d'accord sur les tâches et investissements les uns avec les autres.

Dans cet esprit, il est de plus en plus important que des êtres humains se réunissent et réfléchissent ensemble sur leur perception de la réalité économique, pour pouvoir agir ensuite sur le processus au moyen d'impulsions spirituelles.

En janvier dernier, l'important sociologue, Ulrich Beck, est décédé, qui a sans cesse thématiqué le problème de l'état national avec sa « *Société du risque mondial* » et déclaré : Si nous continuons de transmettre ces unités sociales anachroniques, quelque chose d'équivalent à la foudre tombera nécessairement de l'extérieur dans ces espaces. Il désignait ainsi les crises financières, les catastrophes climatiques, le terrorisme international et prédisait, au fond, les flots de réfugiés. Il insistait sans cesse sur l'impossibilité de défendre la totalité sous cette forme. En rapport avec le système éducatif, il en vint à une déclaration très nette que je voudrais reprendre en guise de conclusion :

« Une autre erreur de l'agenda néo-libéral repose dans la confusion de l'exigence d'autonomie des universités avec une autonomie de marché. Ainsi la possibilité a été gâchée que Humboldt avait déjà devant les yeux, au commencement du 19^{ème} siècle, pour préciser, celle d'organiser la formation et la recherche pour l'éloigner aussi loin que possible de l'état et aussi du marché. La clef pour cela, à laquelle on ne peut renoncer, repose dans l'autofinancement des universités et celles-ci en retour pourraient ainsi s'appuyer sur plusieurs sources d'argent : droits universitaires, capital de fondation, réseau régional et global.⁵ »

Sozialimpulse 1/2016.

(Traduction Daniel Kmiecik)

⁴ Silja Graupe : Formation économique. La monoculture spirituelle des sciences économiques et leurs alternatives : dans *Coincidenza. Journal pour une histoire spirituelle de l'Europe*, supplément 2 : Penser et penser interrogateur (édité par Harald Schwaetzer), 20132, pp.145 et suiv.

⁵ <http://www.berliner-zeitung.de/weltinnenpolitik-der-weg-zu-einer-humanitaet-der-gegenseitigen-abhaengigkeiten-welche-uni-versitaet-wollen-wie-15174504>, le 6.02.2010.